

# Lénine à Zurich

Valeriu Marcu

Source : «Foreign Affairs», Vol. 21, No. 3 (Apr., 1943), pp. 548-559. Traduction MIA.

**L**a Russie, la Révolution russe, la Sibérie, la forteresse Pierre-et-Paul étaient des mots magiques pour nous, jeunes révolutionnaires zurichoises en 1912. Nous percevions les exilés russes de la ville à travers le prisme de la littérature russe. Que cette génération de réfugiés du Tsar fût radicalement différente des héros des grands romans ne nous effleurait pas. Quelle réalité peut rivaliser avec un idéal préconçu ?

Nos Russes étaient totalement dépourvus de sentimentalisme. Ils en usaient parfois, comme font les politiciens. Tous avaient derrière eux fuite, déportation, procès. Mais jamais ils n'évoquaient leur passé. Un tel discours leur eût semblé puéril – ou de mauvais goût.

Ils séduisaient non seulement par leur ouverture au débat, leur pédagogie sans pédanterie, mais surtout par leur passion brûlante pour chaque problème. C'étaient des éternels – et éternellement jeunes – étudiants, assoiffés d'un savoir intarissable. À l'inverse, un socialiste français ou allemand perdait toute curiosité humaine dès que ses dirigeants prudents lui offraient un poste dans la machine politique ou administrative, ou un siège parlementaire.

Ces Russes zurichoises portaient aussi les scories de la nature humaine, parfois aussi visibles que les taches sur leurs vêtements. L'énergie gaspillée en intrigues mutuelles aurait suffi à gouverner un empire.

Pourtant, ceci demeure : aucun n'était satisfait de soi. Chacun menait une révolution permanente contre lui-même, ses camarades de parti, et Dieu. Ces exilés ressentaient la guerre et ses séquelles dans leur chair. La politique les habitait sans répit, telle une maladie chronique. Ils en rêvaient ; s'ils parlaient en dormant, c'était de combats idéologiques. Leur espoir ? Détecter les germes de la guerre. Comme des bactériologistes, ils traquaient ses causes profondes dans les livres d'histoire récente.

Je revois [Karl Radek](#) debout dans sa chambre, devant une montagne d'ouvrages. Cet homme que l'Europe bourgeoise accusait d'orchestrer les putschs de l'après-guerre pour Moscou et la Troisième Internationale se délassait avec des romans policiers. « *Il me faut échapper à la politique ne fût-ce qu'une heure par jour* », m'avoua-t-il. Après chaque événement marquant de la guerre, il pondait un pamphlet – rarement publié. [Martov](#), le meilleur styliste des exilés, le surnommait « *Pamphlétoïevitch* ». Les Russes, surtout Radek, adoraient écrire en allemand. Tout comme l'hébreu est langue sacrée pour les Juifs parce que le Seigneur de la Création le parlait, l'allemand l'était pour eux la langue de Marx.

Martov, polémiste menchevik depuis 1900, incarnait l'opposé de Lénine. Ancré dans les traditions socialistes française et allemande plus que russe, il combattait les bolcheviks et leur leader, convaincu de leurs ambitions dictatoriales.

D'une constitution délicate, maladif, légèrement voûté, le visage pâle à demi caché par une barbe en désordre, les joues creuses et les yeux brillants de bienveillance, Martov avait pour habitude de s'installer entouré d'amis au Café St. Annahof. Toutes les deux ou trois heures, il changeait de table. Par intervalles, il se retirait pour écrire, puis revenait lire un essai extraordinaire en allemand, français,

russe ou anglais, selon son auditoire. Parfois, il disparaissait pendant des jours.

Les nouveaux venus inquiets de son cercle qui demandaient où il était passé apprenaient qu'il s'était enfermé dans une bibliothèque pour étudier les derniers événements en France, Allemagne ou Russie. Lénine disait de lui : « *Martov s'enfoncé dans l'erreur par excès d'étude.* »

Lénine n'eut aucune difficulté à vaincre un adversaire refusant de comprendre la nécessité d'une violence sans limites. Moins de deux ans après l'accession au pouvoir de Lénine, Martov fut contraint de quitter Moscou pour un nouvel exil. Quelques jours avant cette fin cruelle, où ses nerfs succombèrent un à un dans une longue agonie, Lénine, à peine capable de parler, murmura à sa femme – peut-être ses derniers mots – : « *On dit que Martov, lui aussi, est mourant ?* » Martov était mort de la tuberculose quelques mois plus tôt.

À Zurich, durant les premiers mois de guerre, Lénine et Martov s'étaient rapprochés, au grand bonheur de tous deux. Mais leur entente fut brève, et ils s'engagèrent bientôt dans une furieuse bataille d'encre. Martov me confia qu'en définitive, Lénine n'était que le chef de bande d'un parti sans existence réelle. Ces paroles acerbes ne firent qu'aviver mon désir de rencontrer Lénine.

Je le vis dans un restaurant servant des plats maison, tenu par une certaine Frau Prellog au deuxième étage d'une maison délabrée, battue par les intempéries, dans une ruelle étroite près de la Limmatquai. Le lieu n'était en réalité qu'un couloir sombre, long et étroit, aux murs nus et doté d'une longue table en bois brut occupant l'essentiel de l'espace. L'odeur évoquait plus une cave moisie qu'un restaurant. Une porte servait d'entrée ; une autre, toujours ouverte, menait à la cuisine. Autour de la table s'asseyaient six à huit convives sur des chaises de bois ; autant restaient généralement vides. Frau Prellog, débordée, cuisinait et servait seule. Ayant longtemps vécu à Vienne, elle parlait un dialecte hybride suisse-autrichien. C'était une blonde plantureuse d'une quarantaine d'années, bien plus appétissante que ses soupes claires, ses rôtis desséchés et ses desserts bon marché.

Lorsque j'arrivai, Lénine n'était pas encore là. Je m'assis avec [Kharitonov](#), un ami chargé de me présenter à lui. L'assemblée me fascina. Ces hommes jeunes, au regard audacieux, semblaient des énigmes vivantes. La seule femme présente, Maria la Rouge – surnom dû non à ses opinions politiques, mais à sa chevelure rousse – tranchait par sa simplicité. Son visage ovale de madone, ses grands yeux bleus et ses longs cils contrastaient étrangement avec sa voix de basse. Elle nous interrogea aussitôt, couvrant les voix masculines : qui étions-nous ? Que voulions-nous ? Qui nous avait indiqué l'adresse ? Comptions-nous devenir des habitués ? La méfiance du groupe était palpable. J'expliquai souhaiter parler à M. Oulianov – Lénine était connu ici sous son vrai nom. À ces mots, Maria se dérida, déclarant entre autres que les Oulianov étaient « *des gens excellents* ».

Lorsque Lénine arriva avec son épouse, [Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa](#), il prit place près de Maria la Rouge. Il se montra un auditeur attentif, si captivé par son récit que je n'osais interrompre. Ses malheurs, d'ordre matériel, m'intéressaient malgré tout. Elle évoqua ses deux amants – l'un soldat en Italie, l'autre en Allemagne. Cette guerre, déclara-t-elle, n'était qu'un rapt d'hommes, une vilénie inventée par les riches. Puis vint le sempiternel récit des dames de son espèce : elle devait subvenir aux besoins de sa vieille mère et de ses jeunes frères et sœurs. Nadejda Konstantinovna écoutait, elle aussi, avec intérêt.

Peu à peu, les autres convives quittèrent le restaurant. Seuls Lénine, son épouse, Kharitonov, Maria, Frau Prellog et moi restâmes à la longue table. Peu avant notre arrivée, Frau Prellog s'était querellée avec Maria. Lénine tenta une médiation, couronnée de succès. Frau Prellog, peu rancunière, adorait comme Maria étaler ses tracasseries. Elle se plaignait des clients insolubles, du prix exorbitant de la viande, des rationnements à venir.

— Une mesure contre les pauvres ! Les riches auront toujours leurs steaks. Maudite guerre ! Pourquoi les soldats ne fusillent-ils pas leurs officiers pour rentrer chez eux ?

Le visage de Lénine s'illumina. Il nous lança un regard satisfait.

En quittant le restaurant, le jour déclinait. J'accompagnai Lénine jusqu'à son domicile.

— Vous comprenez maintenant, dit-il, pourquoi je mange ici. On y saisit les pensées réelles du peuple. Nadejda croit que seul le milieu interlope de Zurich fréquente cet endroit. Elle se trompe. Maria est prostituée, certes, mais elle exècre son métier. Une famille nombreuse à charge – tâche ardue. Quant à Frau Prellog, elle a raison : « Fusillez les officiers ! » Une femme remarquable. Ces opinions comptent. »

Devant leur logis de la Spiegelgasse, je pris congé.

— J'aimerais approfondir nos échanges, dis-je. Impossible ici.

— Volontiers, répondit Lénine. J'ai lu votre article sur le désarmement. À ce propos : Radek m'a dit votre amitié avec Martov. Sympathisez-vous avec les Mencheviks ?

— Ni Menchevik ni Bolchevik. Notre groupe de la Werdstrasse est le plus radical. Nous avons notre propre théorie.

— Je vois, je vois ! fit-il en hochant la tête. Très intéressant. Venez demain à 16h. Je vous réserverai ce créneau.

Kharitonov nous avait quittés en route. Le lendemain, je l'invitai à m'accompagner. Dès notre entrée, j'entamai mon exposé. Au bout d'une demi-heure, voyant une lueur d'ennui sur le visage de Lénine, je m'interrompis.

— Vos propos sont faux, trancha-t-il. Radicalement faux. Nous ne pouvons rejeter toute guerre. Apprenons à en distinguer le caractère. Nous admirons les guerres révolutionnaires françaises contre la vieille Europe, les campagnes de Cromwell, la lutte de Washington contre Londres.

Nous combattons cette guerre-ci, née en août 1914, car son but est l'asservissement des cinq continents et l'exportation du capital. Elle prolonge les politiques de 1898 à 1914. Toute guerre est un outil politique. Celle-ci sert le Tsar, le Kaiser, les banquiers de Berlin, Paris et Londres. Je les hais, donc j'espère la défaite écrasante de mon pays. Mon devoir l'exige. Connaissez-vous le sens réel de ce conflit ?

— Lequel ? demandai-je.

— C'est évident ! Un esclavagiste – l'Allemagne, maître de cent esclaves – combat un autre esclavagiste – l'Angleterre, propriétaire de deux cents esclaves – pour un « partage équitable ».

— Comment espérez-vous susciter la haine de cette guerre, demandai-je, si vous n'êtes pas, en principe, contre toutes les guerres ? Je croyais qu'en tant que bolchevik, vous étiez un penseur radical, refusant tout compromis avec l'idée de guerre. Mais en reconnaissant la validité de certaines guerres, vous ouvrez la porte à toutes les justifications. Chaque groupe trouvera un prétexte pour soutenir sa guerre. Nous, jeunes, ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Nous refusons toute nouvelle justification guerrière, même au nom de la science.

Lénine écoutait attentif, penché vers moi. Il rapprocha sa chaise de la mienne, tandis que Kroupskaïa, jusqu'alors assise sur son lit telle une ombre impassible, esquissait un large sourire. Elle semblait soudain intéressée, presque ravie. Cela m'irrita, y voyant un signe de désapprobation.

Un silence s'installa. Lénine devait se demander s'il devait poursuivre avec ce jeune homme. Mal à l'aise, je me tus.

— Votre détermination à ne compter que sur vous-mêmes est cruciale, finit-il par répondre. Chacun doit s'appuyer sur soi. Mais écouter les voix éclairées reste nécessaire. J'ignore votre degré de radicalité – ou le mien. Pour sûr, je ne suis pas assez radical. On ne l'est jamais assez : il faut épouser la radicalité du réel, laissant aux sots le soin d'en juger. La guerre, quant à elle, ne nous demande pas notre avis – à moi, aux bolcheviks, ou à vous.

Il me scruta comme pour lire mes pensées, puis reprit d'une voix dure :

— Une chose m'étonne : vous prétendez transformer ce monde exhalant par tous ses pores la bassesse, l'esclavage et la guerre, tout en reniant par avance la violence.

— Pas du tout, rétorquai-je, piqué au vif. Nous ne renonçons pas à la violence ; ce serait renoncer à la révolution.

— Ah ! fit Lénine. Qu'est-ce donc que la guerre, sinon une forme de violence ? Le XXe siècle et l'impérialisme moderne ont mobilisé les masses. Toute rébellion, toute révolution n'est qu'une guerre autrement nommée. Guerre et révolution sont sœurs jumelles. Leur frontière est mouvante, indéfinissable. Où finit la guerre, où commence la révolution ? Ceux qui espèrent une révolution née du calme, d'un ordre prétendu tel, n'en veulent point. Les révolutions éclatent dans les situations les plus complexes – souvent de ces états transitionnels où germent les contradictions les plus vives. J'ai vécu 1905 en Russie : une suite de combats où s'agitèrent toutes les classes mécontentes, groupes et éléments troubles. Parmi eux, des masses nourrissant les préjugés les plus sauvages, poursuivant les buts les plus chimériques. Des cercles à la solde du Japon. Des profiteurs, des aventuriers...

J'écoutais avec une curiosité croissante. Une heure, peut-être deux, s'écoulèrent. Calme mais persistant, il tentait de me convaincre. Par moments, il levait un doigt en ma direction. Il parlait lentement, pesant chaque mot, en allemand teinté d'accent russe. Parfois, il cherchait un terme ; je lui en suggérais un. Il hochait imperceptiblement la tête, reconnaissant. Captivé par ses idées, je souhaitais qu'il ne s'arrêtât point. Ma méfiance s'évapora. Cet homme qui parlait si sérieusement de révolution, pensai-je, ne saurait être un contre-révolutionnaire. Je me sentis prêt à me réconcilier. Poussé par un élan de camaraderie, mais aussi par la crainte d'être séduit par des arguments auxquels je ne pouvais répondre, je lançai soudain, sans raison apparente :

— Camarade Lénine, me jurerez-vous sur l'honneur de ne jamais trahir la révolution, comme ces autres dirigeants socialistes pro-guerre ?

Il parut déconcerté avant de saisir ma question. Kharitonov, muet jusqu'alors, éclata de rire, imité par Kroupskaïa. Leurs rires me semblèrent de mauvais goût – une trahison, chez Kharitonov. Lénine, lui, ne rit point. Ma question le surprit sans le déplaire.

— La méfiance, dit-il, est une vertu révolutionnaire. Je ferai toujours de mon mieux. Mais promettez-moi la même chose.

— Que dois-je faire ? demandai-je avec fougue.

— Étudier. Cessez de parler avec tant de légèreté et de vague. Ce conseil vaut pour vous et vos amis. Vous évoquez la révolution en général, comme on parle de la guerre en général. Rien n'est plus dangereux pour la jeunesse que de connaître les noms des choses sans en saisir l'essence. Seuls des traîtres ou des imbéciles prônent aujourd'hui une révolution sans guerre, ou un désarmement total.

— Nous corrigerons notre thèse sur le désarmement, affirmai-je, ébranlé.

— Il n'en restera guère après correction, rétorqua-t-il, ou notre entretien aura été vain.

Fouillant un tiroir, il en sortit un papier :

— Dans [mon article](#) pour votre revue, j'ai écrit : *« Une classe opprimée qui ne s'efforcerait pas d'apprendre à manier les armes, de posséder des armes, ne mériterait que d'être traitée en esclave. Si la guerre actuelle provoque chez les socialistes chrétiens réactionnaires et les petits bourgeois pleurnichards uniquement de l'épouvante et de l'horreur, de la répulsion pour tout emploi des armes, pour le sang, la mort, etc., nous avons le devoir de dire : la société capitaliste a toujours été et demeure en permanence une horreur sans fin. Et si maintenant la guerre actuelle, la plus réactionnaire de toutes les guerres, prépare à cette société une fin pleine d'horreur, nous n'avons aucune raison de tomber dans le désespoir. Or, objectivement parlant, c'est très exactement se laisser aller au désespoir que de « revendiquer » le désarmement. »*

Un silence, puis il conclut, ému :

— Étudiez la guerre et la révolution. Sans relâche. De grands événements approchent – inévitables. Oui, tout peut basculer, de fond en comble, en une nuit.

Être traité en égal, malgré ses critiques acerbes, était pour moi une nouveauté. Les autres Russes, bien que patients, gardaient leurs distances. Ils exposaient leurs idées sans jamais dire : Rentez, ouvrez votre esprit, comprenez par vous-même, apprenez. Avec Lénine, je me sentais un allié crucial, devant étudier sans trêve pour l'épreuve révolutionnaire. J'ignorais alors qu'il parlait ainsi à quiconque abordait les questions sérieuses.

— Pensez-vous, demandai-je, enthousiaste et oubliant la théorie, que la révolution éclatera bientôt ?

— Peut-être dans deux ans, cinq au plus, dix au pire.

Le plan de Lénine, d'une audace et d'une ampleur inédites, englobait continents et mers, intégrant tous les éléments de la future stratégie totale. Il s'érigait en représentant d'un nouveau contre-pouvoir face aux belligérants, leur déclarant une guerre d'anéantissement sans merci. Non par principe abstrait, mais via un schéma stratégique concret : organiser la lutte contre les fauteurs de guerre à Berlin, Paris, Londres et Saint-Pétersbourg.

Il partait du principe que toute guerre balaie les conventions dépassées, brise la carapace protectrice d'une société, élimine ce qui a survécu à son utilité, et libère les forces profondes qui l'animent. Sa tâche principale était d'entrer en contact avec ces forces émergentes, de les organiser au service de son mouvement, et d'orienter son action selon leur développement.

Les stratèges officiels des puissances belligérantes employaient une stratégie horizontale ; Lénine forgea sa stratégie verticale. La première s'appuie sur les réalités tangibles : régiments déployés, routes empruntées, batailles dirigées par l'état-major. La seconde, verticale, exploitait les forces latentes de l'homme – d'abord potentielles, puis actualisées par un long processus politique. Une fois éveillées, ces forces devaient être canalisées par une minorité révolutionnaire éclairée. Cette stratégie mobilisait avec prudence ces énergies mouvantes, indéterminées, pour les concentrer vers un but politique.

En temps de guerre, l'opposition politique ne se conçoit que liée à l'action révolutionnaire. Lénine ne planifiait pas d'invasions extérieures, mais intérieures. Tout révolutionnaire devait œuvrer à la défaite de son propre pays. Pour cela, les classes mécontentes devaient s'emparer des casernes, des administrations, des centres du pouvoir impérialiste. L'élément clé ? La violence de l'assaut. La stratégie verticale devait coordonner les éléments moraux, physiques, géographiques et tactiques d'une insurrection universelle, unissant toutes les haines nourries par l'impérialisme sur les cinq

continents.

Lénine recensait ces forces potentielles avec une méticuleuse précision. Chaque jour, il commentait longuement les brèves de journaux obscurs, y voyant les prémices de soulèvements populaires. Ses articles formaient un journal politique quotidien. Il écrivait comme si des milliers attendaient ses analyses, un typographe guettant à sa porte. En réalité, seul régnait un silence de plomb.

Toujours absorbé par la carte du monde, Lénine possédait un instinct exceptionnel pour la « pesanteur spécifique » des corps sociaux. Les petites nations, à ses yeux, jouaient un rôle crucial dans la fermentation anti-impérialiste :

— Les petites nations, bien qu'impuissantes seules, peuvent ensemble peser dans la lutte.

Aussi défendait-il leur droit à l'autodétermination, selon les besoins mouvants de sa stratégie totale.

Internationaliste jusqu'à la moelle, il usait du nationalisme comme moyen. Il plaidait pour l'égalité irlandaise au Parlement britannique, la représentation tchèque et ukrainienne à Vienne et Saint-Pétersbourg, mais aussi pour leur droit à la sécession. Il prônait les révoltes coloniales comme leviers stratégiques :

— Près d'un milliard d'êtres vivent dans les colonies – plus de la moitié de l'humanité. Leurs mouvements de libération grandissent.

Coordonner ces éléments avec les soulèvements urbains était pour lui la condition *sine qua non* de la révolution. L'alliance entre prolétariat, paysannerie, petite bourgeoisie et nations opprimées adviendrait tôt ou tard. Tôt ? Si son « Troisième Front » triomphait durant cette guerre. Tard ? Si une coalition impérialiste l'emportait, scellant une paix de rapine. Alors, écrivait-il le 1er octobre 1916, un conflit Japon-États-Unis éclaterait dans vingt ans, plongeant l'Europe dans « *un recul de décennies. L'histoire fait parfois des bonds géants en arrière.* »

Lénine ne me dévoila pas sa conception grandiose en un entretien. Je le revis souvent, prétextant des questions mineures pour l'amener à parler. Je l'accompagnais à des meetings ouvriers suisses où il écoutait, silencieux et attentif.

Absorbé par la guerre, il en analysait les lois économiques dans *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*. Chaque jour, il rapportait de la bibliothèque des statistiques sur les cartels internationaux. Il évoquait son livre avec l'angoisse d'un étudiant : devoir condenser une masse de données en 120 pages (limite imposée par l'éditeur). Il souffrait aussi de ne pouvoir y dénoncer violemment les « opportunistes », le contrat exigeant la neutralité. Un jour, je lui demandai pourquoi il travaillait avec autant de fébrilité. Il répondit :

— Un ouvrage non vérifié jusqu'au dernier mot est un ouvrage inachevé.

Lorsque Lénine discutait de politique, on avait l'impression qu'il ne parlait pas en individu isolé, mais en chef d'une puissance invisible, dont l'esprit rivalisait avec les territoires, les armées et les bureaucraties. Cette intuition était juste : il était le César occulte de toutes les forces s'opposant au monde d'alors. Cerveau des mutations internes du corps social, des énergies libérées par la guerre, il incarnait la refonte consciente des structures politiques mondiales. En lui, ces changements inconscients trouvaient leur expression. « *Seules les métamorphoses de l'esprit, disait Hegel, engendrent le nouveau.* »

Ces réflexions sur Lénine ne sont pas rétrospectives. Elles ne découlent pas de son ascension ultérieure à la tête d'une grande puissance, ni du fait que son aventure russe, pour le meilleur ou le pire, marquera les siècles. Ce qui nous surprenait le moins, nous qui le voyions régulièrement, c'était sa

conquête du pouvoir. Une dizaine de proches étaient convaincus de son destin : s'il y avait une révolution en Russie, il succéderait aux Tsars.

Lui-même luttait contre la dépression, se sentant entravé. Par moments, surtout vers la fin de son exil, son cercle lui semblait se rétrécir, la vie s'étioler. Tant de vieux compagnons l'avaient déserté. Le Parti bolchevik se résumait alors à quelques correspondants épars à Stockholm, Londres, New York et Paris. S'y ajoutaient des soucis financiers : les 2000 roubles hérités par sa femme en 1914 étaient épuisés après deux ans. Il obtint enfin un modeste travail pour une encyclopédie russe, trop tard pour soulager ses dettes.

Pourtant, tel un lion blessé, il rugissait contre les émissaires du Tsar en Suisse tentant – comme il le ferait à Brest-Litovsk deux ans plus tard – de négocier une paix séparée :

— La Russie veut, avec l'aide du Japon et de cette même Allemagne qu'elle combat, vaincre l'Angleterre en Asie pour annexer la Perse, démembrer la Chine... En 1904-1905, le Japon, soutenu par les Britanniques, écrasa la Russie. Aujourd'hui, il prépare sa revanche contre l'Angleterre avec l'appui russe... Une faction germanophile pullule à la cour de Nicolas II, parmi la noblesse et l'armée.

Lénine savait qu'une sortie russe de la guerre anéantirait ses chances pour des années. Il dirigea donc sa fureur contre les socialistes pacifistes, traitant tout appel à la paix de « *trahison* », de « *charlatanisme* » :

— Les gouvernements font la guerre. Les libéraux parlent liberté. Les socialistes, paix. Les rôles sont parfaitement distribués.

Son impatience sourde trouvait un exutoire dans ses explications fiévreuses à nous, jeunes exilés. Kroupskaïa évoque dans ses mémoires sa mélancolie durant ces jours sombres : « *Ilitch voulait transmettre son expérience révolutionnaire aux jeunes d'Allemagne, d'Italie, présents à Zurich.*

On dit souvent que le passé se pare d'une lumière dorée. Mais les impressions vives, celles qui épousent notre nature profonde et façonnent notre intellect, ne sont pas plus idéalisées que notre appétit du pain quotidien. Plus tard, le léninisme érigé en religion d'État me répugna – cette révolution en livrée de laquais, portrait de Lénine sur les boutons, me sembla la négation même de la vie. Pourtant, je n'ai jamais oublié sa manière d'appréhender le monde, même lorsque nos chemins divergèrent radicalement.